

II.

A chaque fois, toujours, c'est pareil, ces éternuements qui arrivent en écrivant ; le corps se vide, s'expulse, fait le vide, écrire fait de l'air, nouvel air, le Temps.

Un qui ne manque pas d'air, c'est Rothko. Rien qu'un titre comme *Artist's Reality*, c'est gonflé. Il y aurait donc une *Réalité* de l'Artiste ?, sans mesure commune avec *La* réalité ?, - oui ; *cette* *Réalité* est celle-là-même qu'énonce le mythe ?, - encore oui ; la *La*-réalité serait un « mythe » publicitaire et marchand ?, - évident. Le monde serait ce que l'artiste en fait ?, - qui sinon en ferait un monde ? Il faut pour cela suivre les enfants, les soutenir, les encourager, ne pas les brider ?, - sûrement. Tu sais faire semblant de t'intéresser au « monde », son immonde, sa « réalité », et tu sais par prudence que tu le dois ; ses « jugements », ses mots d'ordres, aberrants et rogues, aux abois ?, - tu connais. L'immonde est le monde à l'envers, tu le sais ; si les œufs sont pourris, c'est que tu es pourri toi-même ?, - la vendeuse le dit.

En tout cas, tu ne lis plus que les peintres, les sculpteurs et les musiciens, les danseurs ; les écrivains t'ennuient, te fatiguent, ne te disent rien. Un ou deux parfois, ça fait trois, sinon roi. Le français à présent est ce que tu en fais, et si tu te cherches des précédents, tu ne vois pas. Tu peux bien en imaginer : un Grec du 8^{ème} siècle après J-C, un juif espagnol du 15^{ème} siècle ou de son 20^{ème}, un Allemand peut-être du 18-19^{ème}, ou un Sumérien d'aujourd'hui ?, - tous les huit.

Elle t'appelle et te dit : « Tu ne peux pas savoir comme le Rothko me fait du bien. Je le lis en allant au travail, je le lis en sortant du travail. » Elle te dit « merci » ; est « surprise » que tu aies su le lui offrir, - sans surprise, puisqu'elle te connaît. Tache aveugle, doublement, du roman. Quoique tu lises, tu penses à son enfant, son roman. Elle n'a pas de nom ?, - appelons-la Elle. Tache aveugle ?, - lucide. Rothko écrit comme I. Ducasse. Je pourrais citer, vous pouvez le lire. C'est les *Poésies, en peinture*. On pourrait vous dire qu'il ne l'a pas lu ? - « Pour l'artiste, la marche de l'esprit d'un critique est l'un des mystères de l'existence ». Vous êtes l'un des mystères de l'existence ?, - ça devrait vous suffire, non ?

L'artiste, lui, est le Mythe de l'existence. Autant dire que, sans lui, l'existence n'existerait pas. A-t-on jamais vu l'existence exister sans un Mythe ? Demandez à la science, elle vous le dira : « Vous n'existez pas. »

Eva rentre, elle est ravissante, des cadeaux l'attendent. Rouge-à-lèvres et vernis-à-ongles, ce n'est pas très politique ?, féministe ?, ou pire ? Ça lui plaît ?, - « Il faut voir », dit-elle. Qui sait de quel miroir une femme est faite ? D'aucun ? A vous de voir.

C'est une des plus belles phrases jamais écrites : « Il traversa la salle à manger ; entra dans son bureau, un instant aveuglé par l'éclat de ses deux mille bouquins luisant dans le soleil du soir. Il était vraiment fatigué ; il allait s'étendre une dizaine de minutes et puis il verrait s'il trouvait le moyen de s'attaquer à une idée dans les deux heures le séparant encore du dîner. » J'y pense en traversant le living pour aller au bureau, au milieu de l'éclat des livres dans le soir. Je suis vraiment fatigué, et je dois trouver le moyen d'une idée, j'ai deux heures avant le dîner. Une pensée pour le Chili, Allende il y a 40 ans. Son discours de 72 à l'ONU sonne encore. Je crois bien que l'auteur d'une des plus belles phrases jamais écrites approuverait ce qu'écrit Rothko en 1947 : « Une peinture vit par l'amitié, en se dilatant et en se ranimant dans les yeux de l'observateur sensible. Elle meurt pareillement. Par conséquent, c'est un acte dur et risqué que de l'envoyer de par le monde. Combien souvent doit-il être affaibli pour toujours par les yeux du vulgaire et la cruauté de l'impotent qui aimeraient étendre leur affliction universellement ! ». C'est moi qui souligne, pour les yeux du vulgaire. Quant à ce qu'auraient pensé l'auteur et Rothko de ce que je viens d'apprendre, je pourrais le présumer et le postuler. « En mars dernier déjà, deux jours après son élection, le Pape François a cité en allemand ce vers de Hölderlin devant les cardinaux reçus en audience à la salle Clémentine du Palais apostolique : « Es ist ruhig das Alter und fromm ». Le « déjà » vous intrigue : il signifie simplement que le Pape n'a pas attendu que Merkel, à la Pentecôte, lui offre les œuvres complètes de Hölderlin, pour le connaître. Quant aux relations de Merkel à la poésie-pensée de Hölderlin, passons ; l'Allemagne

de Merkel l'aurait fait vomir. Je ne pense pas qu'il y aurait fait le fou ; je le vois plutôt, comme Poussin, à Rome, « dans un petit coin (Rome, un *petit coin* !, quelle merveille d'esprit), pour pouvoir voir la comédie à son aise ». Un ami me dit l'y avoir aperçu, en compagnie d'une ravissante jeune femme, il approche des 50 ans, elle a la trentaine, et s'appelle Dioma. Voit-il quelquefois Benoît ?, se disent-ils des poèmes, jouent-ils ensemble du Mozart ?, on peut le croire. J'ai bien vu Goethe l'autre jour vers Port-Royal, avalant deux cafés serrés en avalant « Le Monde ». « Dans la nouvelle science, chaque chose », etc.

En tout cas, cette nouvelle m'a comblé de joie : Joie, joie, joie, pleurs de joie. Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.

Je reprends Rothko, on est en 1951 : « La raison pour laquelle je les peins (- de très grands tableaux -) ..., c'est précisément parce que je veux être intime et humain. Peindre un petit tableau, c'est se placer soi-même hors de sa propre expérience, c'est considérer une expérience à travers un stéréopticum, ou au moyen d'un verre réducteur. Quelle que soit la manière dont on peint un plus grand tableau, on est dedans. Ce n'est pas quelque chose qu'on décide. »

« Au fond je suis un peintre qui a mal tourné », pourrait dire quelqu'un.

Paris, même détruite, voire assassinée (cf. Debord et L. Chevalier), ou encore occupée touristiquement, même pluvieuse, bruineuse, vaseuse, froide, grise, basse et lourde, reste une expérience merveilleuse : on peut y marcher et regarder continuellement. On y trouve toujours des hasards objectifs : un gynécologue qui s'appelle PAPA, une fabrique d'appareils d'éclairage PETITOT (ce petit *o* risque d'être un mystère pour beaucoup), mais aussi ces rencontres absolument modernes comme celle d'une belle chinoise lisant *L'Assommoir* en français, sur une table de la rue Volta. Je lui cite Nietzsche : « Zola ou la joie de puer », elle rit ; je suis aveuglé un instant par l'éclat de son rire, de ses yeux, la beauté de ses collants prune, de ses jambes, ses pommettes, sa jupe, ses boucles d'oreille, on poursuit sur Li Po, Du Fu, je l'écoute dire en chinois, la voie vraiment voie est là, c'est très fou, très beau, c'est miraculeux, les dix

mille êtres prospèrent, les êtres connaissent la paix ; ces sortes de miracles exigent des saints bien particuliers.

Fête mobile, donc, a dit quelqu'un, de Paris. Eh bien, oui. C'est ainsi que vous pouvez soudain rencontrer votre mère sortant de là où vous vous rendez, votre premier amour sous une arcade du Palais-Royal, ou encore la maison, reconstruite depuis, où est né Molière, mais aussi, discuter, sans Œdipe, avec votre fils, chargé comme un Sherpa, dans un bar du Conseil d'Etat, du dernier chapitre de *L'arrogance du présent*, puis tomber sur les textes consacrés à Matisse par Apollinaire, alors que vous cherchiez ce que Motherwell a écrit sur Rothko, sans jamais oublier de semer vos mégots, de vider vos verres, qu'on vous sert au prix dépassant la bouteille (- Eva dit que je suis « un fâché latent » -), en fuyant les « Happy Hours », de surprendre Louis XIII sous trois angles en quelques mouvements, d'avoir une idée en soi, qui, cependant que vous voyagez dans le temps d'un point à un autre, va vers la clarté, et sera sûrement comprise quelque jour. Pour le reste, en passant, tout ce que vous croisez, dans les rues, sur les places, dans les jardins, peut former un tableau vivant de l'incommunicabilité communicationnelle humaine. Vous pensez qu'il est temps de rentrer, de voir ça sur page ; qu'il n'est pas question d'être auto-fiction ou naturaliste, mais d'ouvrir une brèche, de tendre votre bras.

On sait bien que le 25 mai 2012, J.C. Milner déclarait dans « Le Monde » : « La langue française est morte. Avec elle, la littérature. Sauf rareté, ou exception. » Sauf rareté, ou exception, il ne s'est trouvé personne pour relever le gant de cette déclaration. Oui, la langue française est morte, et la littérature qui en procédait. Vive la langue française morte, et la littérature qui en procèdera. Elle commencera, - elle commence, elle a commencé déjà de toujours -, par les horizons où l'Autre s'est affaissé. Descente des souvenirs, séquence des rythmes, - il suffit de mettre les calculs de côté. Elle est devenue comme la peinture, *ut poesis pictura*, dont on ne parle pas plus que de soi (- l'expression de soi est mauvaise en soi, elle ne s'arrête pas à la

parole, elle veut encore toujours des cris et des souffrances -) : « Vous voyez les peintures. Vous les regardez et vous y réfléchissez. C'est cela qui m'intéresse ».

Vous avez reconnu les mots de Rothko, en réponse à un journaliste qui-voulait-le-faire-parler. Reste que « l'écriture devrait regarder à l'intérieur de l'écrivain et trouver ce que signifie réellement le tableau. » Vous suivez ?, non ?, pas tout ?, rien du tout ?, rien de rien ?, - voilà le tableau.

Je remarque qu'à noter chaque jour le temps rigoureusement on obtient des notations comme des titres de Rothko. Ce matin, par exemple, *Grey and Black over Blue* ; ce soir, *Yellow and Rose in Blue and Reds*. Ces titres sonnent aussi comme des titres de jazz potentiels ; je devrais en parler à Scotch, maintenant qu'il est à New York.

Autrefois, pour perdre tout contact synthétique avec les nouvelles du pays, il fallait quelques jours de séjour à l'étranger ; à présent, il suffit de rester sur place, d'allumer la radio, la télé, de lire les journaux, avec l'une, vous avez les trois, - un progrès pour l'écologie, pour l'économie, un repos durable pour l'égologie, son ergonomie.

Je suis tout de même au courant que la sonde *Voyager I* est sortie des frontières de notre système, l'héliopause le prouve, et la densité de particules où elle s'avance, relève du vide intersidéral : *I am Voyager*, plus rien ne me retient, et ce rien me prend tout mon temps, toute mon attention, contient toute mon énergie, m'en apporte (- je viens d'éternuer, - je me répète, mais si les éternuements ne viennent pas, c'est que la page ne va pas -), me charge très positivement, je me quarke, deviens boson, je slalome entre les trous noirs, me baigne aux fontaines blanches, je rencontre une hyper-étoile, une ultra-nova, je les nomme *Eva*, I, II, etcétois, je ne vous en parle pas, allez-y voir vous-même, etc, en tout cas, pas d'houris, de néferinis, non, le paradis, repos et tranquillité de l'esprit, des biens sans égal, sans ego ni pareils, très loin de l'enfer, des égaux nigauds d'égos des gogos.

La musique des a-sphères vaut pour toute celle des sphères, - c'est Webern, c'est encore Mozart ; ouf, enfin sorti des monophonies, des automanies, de la péonie, l'hystérique est calme, - elle est là ; puisqu'elle est partout -, il n'y a plus de maîtres pour la rendre marteau, et la voie illactée la rassure, la berce, plus de mère, soupe neutre à vierge, vague bruit de fond sans raison du père, plus de plurivers, d'univers, plus du tout de vers, ni rime ni raison, le rien vraiment rien est autre qu'un rien constant ; ouf, enfin, c'est fou, c'était donc ça toute l'histoire ?, rien du tout ?, tonnes de cadavres pour rien ?, la grande mission d'omission en transit anal, une maladresse sexuelle ?, ne me dites pas que ça explique tout ?, - non, sois sage, ô douleurs, ça n'explique rien, mais ça comprend tout et implique rien, - tu « comprends » (- encore ?) ?, non ?, oui ?, pas vraiment ?, ça ne change rien, tu vois le vide, tu le regardes et tu y réfléchis, c'est ce qui m'intéresse, et maintenant tu trouveras ce qu'il signifie réellement. Laisse tomber le psycho, l'ethno, l'anthropo, tu nages dans l'hyper-thérapie, la trans-analyse, t'es guérie d'avance, de sur-naissance, pas de sectes à craindre ni de science, regarde le tableau, sa surface, hanté, oui, mais c'est rien, d'un certain noir, oublie un instant ta Béatrice, - ce serait là ta destruction, - avance, ou pas, plus d'avances, tu es là.

Alberto Savinio qualifie certains de ses livres d'*entretienimiento*, « livre discursif », dit-il. Adopté. Dans l'idée que je me faisais de ce roman discursif, il devait tenir une grande part, les carnets préparatoires le prouvent, et, plus particulièrement, ses remarques, datant de la guerre, sur les Allemands. Voir plusieurs des pages de *Ville, j'écoute* (- mais, aussi bien, j'ausculte) *ton cœur*, notamment le chapitre *Ala-Reiks*, et la comparaison des derniers opéras respectifs de Wagner et Verdi : grotesque et philistin « vendredi saint » d'un côté, merveilleuse et mobile farce de l'autre.

On ne lit plus Savinio, en dépit des efforts de Sciascia and co. Breton l'aimait, raffolait de son humour noir, - on ne lit plus non plus Breton.

La sœur-charcutière de Luther vient d'être réélue. Pauvres types qui croient pouvoir s'opposer à cette femme d'acier, pas du tout hystérique, mais Allemande, simplement Allemande.

Hölderlin-Hypérion note des Allemands qu'« à force de travail et de science, voire de religion (- que ce *voire* est beau à voir -), ils sont devenus plus barbares » : « barbares calculateurs en tout ». Il n'y a rien, jusqu'à leur « mémoire de la Shoah », qu'ils n'aient calculé. Et la vie est, alors, « surchargée de discorde froide et muette ».

Les Allemands, on le sait, devaient faire un thème de ce roman, dont Eva, qui sait jouer du piano, est le contrepoint parfait. Je reprenais l'*Illiade* : il y avait Rivière, l'homme-aux-mille tours, Claudel, bon-pour-pousser-le-cri-de-guerre, et Kostas en double-Ajax, Bergson en Nestor plus sagace, et d'autres encore, innombrables comme les étoiles. Les phénomènes, bien sûr, s'émurent, mais un mur dans Paris monta, murmura, puis cria : « Attention ! (- *achtung* ! -), pas de ça, silence dans les rangs ! » ; de la discorde froide, il fallait qu'elle restât muette, comme si « ça » ne la rendait pas plus grande ; quelqu'un aurait pu dire, pour la seconde fois : « Rideau de fer sur le Boulmich' ». Enfin, ce n'est pas « ça », - quoi, d'ailleurs, au juste ? -, pourquoi je dérive ; c'est beaucoup plus simple, évident, très clair, je devrais reprendre toute la page de Flaubert sur sa thèse sur les menhirs, - « Les menhirs sont de grosses pierres ! » : Les Allemands sont de gros cons, qui créent le malheur partout (*überalles*), sauf dans les livres des « leurs », qui ne sont pas les *leurs*.

Les hauts talons d'Eva sur le parquet, c'est son soir, elle va vite chercher son *Baudelaire*, le sort ; drôle de revolver ; c'est « Parfum exotique » qu'elle désire ; elle le récite, les deux yeux fermés, c'est un soir chaud d'automne (- vérifiez sur « Météo France », à la date du 25 septembre 2013 -), je respire l'odeur de son sein chaleureux (- elle s'est assise sur mes genoux -), je vois se dérouler des rivages heureux, mon corps est mince et vigoureux, son œil à elle étonne par sa franchise ; guidé par son odeur je vois un port, et son parfum (- de mandarine -) se mêle dans mon âme au chant du marinier.

La note de l'édition Dupont, de 2006, donne pour « marinières » : « marins ». C'est une édition bien *scolaire*, et il va bien falloir, pour finir, traduire Baudelaire aux élèves. Pour ma part, j'y entends un merveilleux poème de Coleridge dont E.A. Poe se souvient dans ses « Aventures d'A.G. Pym », jusqu'à inspirer l'étonnant *Sphinx des glaces* d'un illustre auteur inconnu.

Etonnante Eva : souvent là, pas toujours, - ne se plaignait-elle pas, 2 minutes avant, de se sentir « débordée », dit-elle -, mais, *souvent*, c'est déjà très *rare*. Je pense à Fernande, à Olga, presque jamais là (- sauf si j'y suis pour elle -), dont l'œil n'étonne pas, faute de franchise, dont le sein reste froid, dans leur discorde muette intime sans fin.

Merveilleuse Eva : elle qui traîne devant soi ses calculs bancaires, ne calcule rien, jamais. Même pas le mariage, les enfants. Cas hyper-à part ; ultra rare.

C'est Baudelaire, on le sait, qui impose le beau mot de *moderne* en français. En contrepoint à l'épaisseur sans bornes de la vulgarité de notre époque. Le contraire de moderne ?, - vulgaire. C'est-à-dire le mépris obsessionnel pour tout ce qui est spirituel. Le Poète, un vrai saint, voire un Dieu (Rimbaud), compose sa sémiosis, le vulgaire, - le mimétique pas essence -, grogne, râle, rote sa mimésis. La poésie misérable de notre époque ?, - mimésis de cette époque. La charité veut qu'on ne cite ici personne ; surtout pas nos grands prix nationaux de la Poésie, soutenu par l'Anonyme société Déjan-Delaître, honorable société du Nul. La fête est finie : le poète meurt dans sa petite boîte (Hölderlin), ou une urne. Ce ne sont pas les funérailles de Hugo, ni celles de Braque qui prouveront le contraire, patron des funérailles version patronat. Rien n'empêche cependant que la fête demeure, l'étude mobile y conduit. On connaît le film, la distribution des rôles : Braque est le bon ; Picasso, Brute et Truand, - les deux. Rien de nouveau sous le prompteur. Les familles approuvent, leurs faux-témoignages (- après, pourtant, des années d'analyse -) le prouvent : « Picasso avait-il le droit de faire ça à un enfant ? Le Génie n'excuse pas tout ! » Enfin, l'héritage est là : l'argent vaut bien l'art, et une messe satanique de

tous les diables, la société suit, Famille des familles, Ligue de la vertu, Kermesse pathétique, Foire au Bien.

Si ce n'est Picasso, c'est Bataille. Sinon Bataille, Artaud. Sinon Artaud, Lacan. Sinon sinon, sinon.

Ce commandement est nouveau, dix en un : « Tu déshonoreras ton père et ta mère ». Enfin, surtout, ton père. *Le Roi Lion* est passé par là, et, d'ailleurs, ton père est-il bien ton père ? Bonne question. On n'analyse pas le père ?, - Laplanche « analyse » Hölderlin, il eût mieux valu qu'il le lise. Quant à l'enfant, - bien conscient depuis ses 3 ans, tout à fait là où ça était -, manifeste-t-il un goût plutôt doué pour la poésie, sa mère s'empressera de lui offrir « La Question du père ». Quant à « sa » Femme, elle le traitera bien, de schizophrène. Enfin, un Ange est là contre toute « attente », elle s'appelle Eva. Je me promène, Paris est très belle, et l'été insiste. Les Tuileries brillent, le rapport Pyramide-Obélisque n'est toujours pas bien compris, c'est du chinois pour beaucoup -, quant à l'Arche-axe, elle ne se meut pas. Je vois bien que tout à présent voudrait me refuser la représentation de mon père ; désolé, j'ai sa conception : elle court dans ce jardin, ses allées, ses arbres, ses fleurs, ses bassins, jusqu'au ciel où les avions, comme sur un étonnant tableau, tracent en passant des équations, des figures, quand ils n'enroulent pas parfois un peu de bleu du ciel découvrant l'or de fond du temps.

Le Moderne sans âge, imposant tous les temps et tous les univers, éprouve parfois, devant ce temps vulgaire où la folie ne se contente plus de rôder, la tentation de tout laisser là. Il arrête d'écrire, de peindre, etc. Il n'est pas nécessaire d'écrire, la plupart des bouquins le prouvent, n'importe quel logiciel fait l'affaire. Mais on se demande à qui ou quoi peut bien profiter cette « grandeur » sévère, comme si l'on devait s'interdire de figurer dans le spectacle comme son ennemi. Allez, roule ta page, son bleu, encore un peu d'or ne fait pas de mal, la Jérusalem céleste n'a jamais été aussi proche, l'apocalypse n'est pas la fin du temps, du monde, mais son commencement, la consommation le hâte, le marché y travaille, le spectacle y sombre déjà, le

premier dans la décrépitude de son absence d'art, dont les œuvres s'écrasent à Versailles ou ailleurs.

Quelques dates : 1274, le Purgatoire fait son entrée dans le temps, et avec lui l'Avenir, le Passé retrouvé, leur Synthèse inouïe, la Mort est finie. 1874, les *Bulles* de Rimbaud, qui vont circuler bientôt sous le nom d'*Illuminations* sont achevées, on est donc *après* le Déluge. 1313, Dante écrit le *Purgatoire*, la Comédie divine ne s'arrêtera plus. 2013, François. Tout est là, - c'est le vrai roman catholique du temps. Il n'y a donc aucune raison de croire ce qui veut faire croire que les choses ne vivent pas et ne bougent pas *en même temps* - ou presque - sur la terre comme au ciel, dans l'ici-bas comme dans l'au-delà. La comédie le dit, le redit : le temps vraiment temps est autre qu'un temps constant : c'est le temps du *là-presque-là*, le vrai temps. Sa présence découvre d'elle-même sa falsification constante, appelons-la « Messianisme ». Qu'importe qu'il soit « social », « politique », « scientifique », « religieux », il est tout à la fois ; compulsif, démoniaque, convulsif, épileptique, atrabilaire, il a sa pythie, l'Hystérique, et celle-ci, son auteur, un docteur, qui portent le même nom. Que dit l'Hystérique, ironie de la communauté ?, le mensonge du faux-temps, ce vrai Contre-Temps, sa binaire : pressentiment-ressentiment, - ou *là*, ou *presque-là*, c'est cette séparation qui prouve qu'elle rêve ; - elle en a, d'ailleurs, marre de rêver : à quoi bon faire encore ce que la Télé fait pour elle, sous tous les auspices ? Il se dit qu'elle s'est retirée, le divan l'ennuie, Lacan n'est plus là pour la faire rire, pour faire chanter la maître-chanteuse ; aux dernières nouvelles, elle s'est mise à lire : Poésie-roman (comédie), - un se divise en deux - elle a enfin laissé tomber ses fécès, elle ne communique plus qu'aux 2 espèces, - Pain et Vin ; on la voit, quelque fois, traîner en compagnie d'un étrange prêtre du Dieu de la vigne, c'est la nuit, c'est sacré, ils vont même, dit-on, de pays en pays.

Soyons juste, l'Enfer existe, rendons-lui ce qui est à lui. Pas besoin ici des fresques de Giotto, des tableaux de Bosch ; un simple passage par le RER, la banlieue, ses centres commerciaux, ses Zac et ses Toc, suffit. On peut, cependant, y descendre encore d'un degré, et c'est un lycée.

J'en ai vu tous les cercles, et Virgile, vous le savez, ne m'était ici d'aucune aide. L'Enfer est vidé de ce qui le « sauvait » : Ulysse, Paolo et Francesca, le tragique Ugolin, plus rien. Ce n'est pas non plus le château de Silling, même les historiennes. Non, - l'Enfer existe, mais il n'est rien, n'est pas même ce rien. Je lisais, en y allant, cette semaine, Loyola, *Le Testament*. Sans ce testament, difficile de concevoir Don Quichotte. De la blessure, à la bataille, de son auteur, à l'amour des personnages pour Amadis de Gaule, jusqu'aux aventures de chacun, le rapport est clair. Je m'étonne que cela n'ait, à ma connaissance, pas été noté. Le héros moderne ?, « des exploits imaginaires dans un monde absurde » ?, on peut à coup sûr le voir ainsi. Et pourtant. Quant aux *Exercices spirituels*, lus dans le train qui m'emmène à la campagne, quelle merveille. Et les lire dans ce train, rempli de travailleurs assommés, de cadres gommés, d'enfants fatigués sur les écrans, de propos « mobile » idiots, n'était pas le moindre exercice spirituel. Lire ?, - déjà ; ça ?, - il faudrait être un saint pour y croire.

Le soir est tombé quand j'arrive. La maison, ses lumières dans les arbres, le dîner rapide, le lit. Le bonheur d'avoir plusieurs lits : un ici, un là-bas, un dans un autre ici, dans un autre là-bas. Le sommeil, les rêves, la pensée méditée du milieu de nuit, ne sont pas les mêmes, et le Même, ce grand Autre sans autre, y poursuit sa simplicité, sa tendresse.

Au réveil, je tire le Yi-King : c'est Tchoung Fou, le 61, en haut Souen, en bas Touei, doux, vent, lac, joyeux : « Porc et poisson (- je pense à la soupe mangée l'autre jour, porc haché et poisson tapé -). Fortune. Il est avantageux de traverser les grandes eaux. La persévérance est avantageuse ». Et encore : « Au-dessus du lac est le vent ». Tchoung Fou se traduit *Vérité intérieure*. Je ne sais pas, sauf un dieu, ce qui me vaut ça. Donc, ça va. On passe donc de Loyola à la Chine ?, de la Chine à Loyola ?, comme ça ? C'est une voie. Pas de discours, restant sur le texte. Vous avez lu, bien sûr, *Sade, Fourier, Loyola* ; comme ça, ça va.

Larmes, loquèle, dévotions, visites et visions, et respect : quand le signe à l'ultime suspend sa marque, c'est la marque ultime de Dieu, son signe ultime. Le roman est un exercice, sa

mantique ; tout le reste est littérature ; un texte engage le ciel, s'y enrôle, le déroule, l'enroule, il n'est pas enserré par le plus grand, cependant contenu par le plus petit, c'est chose divine, un hyper-ion, un ultra-boson, un sur-quark, il arrive à lier et lire deux photons, une source nouvelle inouïe de lumière s'ensuit, tout entière ramassée dans son audition, c'est sion en audio de son son. Rien n'empêche, - je le fais, que je rebaptise le *studio* du beau nom d'*audio*. Voilà, c'est fait, je fais jouer la clé, ça parle déjà de l'autre côté, je pousse la porte de l'*audio*, consulte un tao, le signe tombe (- je n'y peux rien, vraiment -), c'est son nom, c'est l'*Audio de la Vertu suprême* : « Tout bienfait caché appelle une rétribution manifeste ; toute bonne action faite dans l'anonymat est récompensée par un nom illustre ». Je me frotte les yeux, me pince les oreilles, touche les lignes, je sens le papier, y passe ma langue, j'ai bien respecté la règle des règles : agir comme si le succès dépendait de toi, nom de Dieu, et t'abandonner à Dieu, comme s'il devait tout faire à ta place.

Je vais offrir un parfum à Eva. La vendeuse me dit « Voulez-vous essayer *Aimez-moi* ? » Grande, très blonde, yeux bleu-noir, jolie gorge (- comme on dit dans les œuvres du Grand Siècle -), - dit comme ça, on y va. Mon choix était déjà fait, c'est *Narcisse Noir*, parfum ancien très nouveau, français, lavé, profond comme un titre de chef d'œuvre de Manet. Vrai nom de code, de théâtre d'opérations. Vérifions, - oui, c'est ça, c'est Eva, seule au monde dont le cœur au sien peut répondre. Quatre saisons, trois parfums : Séville au printemps, l'été, mandarine, l'hiver, fleur noire; les couleurs et les sons s'y répondent.

Les puritanismes veulent à tout prix voir dans l'argent un équivalent ; je préfère tenir qu'il n'a pas son pareil : aussitôt des tableaux, des parfums, me répondent.

J'imagine la chambre où je suis présent : ce qu'Eva dit, fait, ses vêtements, la longueur et largeur du lit, du parquet, les fauteuils et ce qui y est, c'est très important. On doit réagir à chaque minute contre une inertie de parole, avoir le sentiment très sûr d'une aphasie humaine, - ce que chaque seconde au milieu des hommes prouve de façon certaine : carence absolue de la parole,

ils n'ont rien à dire, et seul un effort acharné pourrait les aider à trouver un langage où ils soient présents. A l'encontre de tout ce rien perdu, il faut surtout que rien ne soit pas perdu, qu'il y ait quelqu'un pour qui rien n'est perdu: cette vendeuse, son babil, ses yeux, ce parfum, ses mains, cette cliente chiante, ce bruit, le soleil en sortant, le temps, son argent, sans équivalent.

Eva sort, on rentre, la vendeuse nous rejoint: cette scène a-t-elle eu déjà lieu ? Minute après minute, heure après heure ? Oui : minute avant minute, heure avant heure, semaine avant semaine, et « après » ?, - avant heure, semaine « après » semaines.

Les horreurs, on le sait, se succèdent, et c'est (aussi) là leur horreur oiseuse. Elles se succèdent au gré des paroles successives. Contre cette horreur, une seule double méthode : la répétition répétée, le récit préparé « différé » ou redifféré : tu ne fais rien sans actualiser ce qui « suit », c'est un déjà - fait infini où Dieu n'aura plus qu'à mettre sa signature. Les tenants de la « La grâce » s'offusquent, y trouvent même quelque chose de *provincial* ; c'est pourtant limpide, et logique : on ne doit pas indéfiniment parler de la prédestination, jouer l'entrisme du Diable. L'entre est l'antre du diable ; il faut saturer l'entre, qu'il n'y ait plus le moindre « entre » de Dieu à toi : Dieu ne s'insinue pas, ne se « glisse » pas, - ou tu es chez lui, ou il n'est pas là. Tu ne fais pas l'ange, et tu n'as aucune raison d'être bête : tu es un pécheur, et intelligent, - tu n'attends pas Dieu, tu pars à sa pêche, tu le forces aux filets où il a bien voulu te prendre, comme t'y invitent sans fin les Evangiles. Tu ne crains pas de pécher, n'as pas peur d'être prédestiné, tu ne discutes pas les premiers principes, tu es né, tu ne connais pas d'autre grâce, Dieu est impartial, plutôt froid que sentimental. Il n'y a pas, par essence, d'orthodoxie catholique, c'est une création continue, par corniches, synchronique à sa diachronie.

Je retrouve Olga. Pauvre Olga, il n'y a jamais pour elle, le moindre purgatoire. C'est l'enfer, ou son double, un interminable strabisme : ses saints louchent, leur patron est toujours mal rasé, sa mère est toujours couchée, qui dort et ne dort pas, c'est une insomnie sans remède, ses églises ressemblent à des métastases, plantées dans des plaines, des demi-lagons, des marais : monde

de grenouilles, bactéries, de fièvres. Pauvre Dante à Ravenne: mosaïques anti-romaines, lèpre des « fresques » sans fresque, vases d'albâtre semblables aux bocaux à fœtus, tombes glauques : ça fait longtemps qu'il n'a plus le cri à Florence, Giotto l'a de plus en plus, ils s'entendent toujours plus.

Je respire : Olga ne m'a pas proposé la Volga, ni son double Fuentereva ; elle ne m'a, d'ailleurs, rien proposé, on progresse. Elle a, quand même, toujours besoin de Fernande, mais elle sent que ça ne m'allume pas. Fernande est en Inde, - j'ai du mal à suivre : de moins en moins de personnages sont en quête d'auteur.

Les « auteurs », on le sait, courent derrière les acteurs. Je propose un titre : « Six auteurs en quête d'acteurs » ; les auteurs font la queue, les actrices sont surchargées, les metteurs en scène meurent : que feure ?

On a quand même une « discussion », sur la voix : rien n'a de sens que ce qu'une voix dit : ce qu'elle dit c'est ce qu'elle le fait.

L'écriture est l'épure d'une voix : ce qu'elle n'écrit pas, on ne le sait pas ; ce qu'elle ne dit pas, les autres le « retiennent », ce n'est jamais ça. « Olga, tes seins louchent », dit-elle à haute voix ; je la regarde: « Ça va ? », - « Oui. Excuse-moi. » Je recommande deux verres : « - Ta maman? - Ca va. - Ton père ? - Quoi ? », - Je la raccompagne ; je ne louche pas, mais dois me raser. Je mets, en rentrant, les « Variation Goldberg ». Par Rosalyn Tureck. Bach n'est pas un *instrument*, - c'est ce que j'entends à l'écouter jouer. Drôle de temps : ce matin, le ciel était un Rothko : gris-or-bleu ; ce soir, c'est un Caillebotte, sous la pluie, le vent, leur lessive.

Je relis le poème d'une amie : « Chez toi,/ où les titres des livres sont à l'envers,/ une touche de Fred Astaire.» C'est gentil, charmant, très bien vu, « *une touche de Fred Astaire* ».

Je rejoins Eva au « Café Beaubourg ». Les 2 textes au murs, premières et « dernières » lignes de *Paradis II* : « Soleil voix lumière écho des lumières soleil cœur, lumière rouleau des lumières moi dessous dessous maintenant toujours plus dessous par-dessous... une fois encore dressée

mon échelle bien légère et triste et bien ferme très joyeuse et vive et bien ferme veni sancte spiritus tempus perfectum tactus, ciel et terre pleine de l'énergie en joie d'autrefois », je les sais par cœur, c'est très beau, ils sont là, ces mots, vraie trouée de temps dans le cœur, soufflés par un ange, gravés dans le verre, ils sont là, tournent et sortent, insistent en silence, rien de trop, très beaux, ils se lisent eux-mêmes par-dessous, soleil voix lumière écho des lumières, il fallait oser, apporter des paroles, revenir à l'éternel, Osée14 : « Que celui qui est sage prenne garde à ces choses que celui qui est intelligent les comprend / car les voies de l'Eternel sont droites / les justes y marcheront / mais les rebelles y tomberont / », voilà, c'est ainsi, Eva rit, se réjouit, je récite encore ciel et terre soleil voix lumière pleine de l'énergie en joie d'autrefois voix lumière écho rouleau des échos, encore oser, apporter des paroles, revenir à l'Eternel, ne pas s'arrêter, froment, vigne et pain, cyprès verdoyant des racines comme le Liban, les parfums du Liban, le vin, renommée du Liban.

Je cherche un cadeau pour un enfant, ce sont ses deux ans. Rue Rambuteau, rue des Franc-Bourgeois, rue du Pas de la Mule (- joli nom), le boulevard Beaumarchais (- tiens, on a habité là deux mois avec Fernande, le 5ème étage, en hiver, la vitre cassée -), l'affreuse rue du Chemin Vert (- que fait-elle à Paris?), le boulevard Voltaire, - rien, pas un cadeau, pas le moindre magasin de jouets, pauvres enfants, aucun magasin de jouets, c'est atroce, comment peuvent-ils tenir, les enfants, sans cadeau, - impossible. Enfin, un manège; je lui prends des tickets, seize tours ; le type est gentil, lui en offre deux : « Vous lui direz que c'est de ma part » ; pas un manège dont je ne me souviens, et les petits chevaux, à arceaux, à bascule, et les balançoires, les voitures à pédale, et les grands sucres d'orge, les jardins, les bosquets, tout le vert paradis des amours enfantines ; - le génie ?, les retrouver à volonté ; l'enfance à volonté ?, le courage de la vérité.

J'aurai passé la soirée à jouer avec le petit ; les adultes m'ennuient. Le couloir était un temple d'Héraclite, les dieux y étaient présents, le temps est la royauté d'un enfant. Enfin, soyons juste, Hafiz, sur le balcon, pendant qu'on fumait, m'a récité des vers en persan.

Au réveil, j'avais le nez collé au poignet d'Eva : Narcisse noir ; - des parfums comme ça ne se feraient plus. Eva est une femme comme les femmes n'en font plus.

Et maintenant zou, chez Zhu, les plats de Wengdhuon, les serveuses toujours rieuses, jeunes, rapides, souples, avec leurs beaux yeux superstitieux, sous lesquels la moindre des choses se voit aussitôt nantie d'une aura. Je me contente d'une soupe, la soupe « Phnom-Penh ». Selon les cantines, la recette varie, mon plaisir se multiplie. A côté du bol fumant, de pâtes, de crevettes, de pâtés de viande, de poisson, de coriandre, de grains de bœuf séché, la corbeille de soja, le demi-citron, sont soudain un Manet. Je n'entends parler que chinois, c'est à dire ici : que rire. Rien d'aussi reposant. Le luxe présent, et futur, c'est de ne rien savoir, de ne rien comprendre, de ce que disent les gens. Le mot *soupe* ne va pas du tout à ce que je mange ; le mot *mange*, pas du tout à ce que je suis en train de vivre ; mes trois mois (et 3 mots) de chinois ne suffisent pas (- ce bonjour de chat, *miao*, m'enchante -), (- les 3 autres du cours, des filles charmantes, ne travaillaient pas, et ce qu'on a foutu ensemble est une autre histoire, un cours dans le cours, un mini-roman dans le roman, les séances après dans la chambre, le lourd rideau vert de velours, le bidet, la vue sur Paris, et la tour Eiffel , en sortant, comme un point d'exclamation de l'Empire du ciel à l'adresse du studio de la Séraphité Saphine - où qu'elles soient à présent dans le temps, *miao* ! -)

Si Marie-Thérèse était là, elle trouverait tout de suite les mots qui me manquent, qui mettraient le doigt sur « soupe », sur « mange ». Je reste sur *Phnom-Penh* ; je mâche en silence les syllabes, ou, plutôt ces deux coups de gong, légers, soufflés comme de l'air griffé, déchiré peut-être, par le passage vite d'une robe de soie de couleur souci sans doute. Toute ma naissance en 2 mots, - l'un, le *nom*, son *pneuma* ; l'autre se lit sans peine *crayon*, leur tiret fait jonction, et mon nom

les signe. Qu'est-ce qu'une vie ?, une charade, un rébus, leur déchiffrement combiné : une *burla*. Elle exige son *burlador*. *Burla* est le dernier mot de Verdi en musique. Et celui de Wagner ?, - que Verdi, depuis un an, ne supporte pas de se voir associé -, rien.

J'offre à Eva *Philtre d'amour*. Le philtre agit aussitôt : elle lit, ne dit pas un mot, ce n'est plus un livre, mais un chaudron, une marmite, un flacon. Il fallait en avoir l'idée : en amour, l'amoureux est la proie, l'être aimé, le chasseur. Le copernicisme est une méthode sans fin, un cynisme de luxe, coloré, en habits de cérémonie : un cynisme de chat, pas de chien. C'est gourmand, raffiné, très riche, et Diogène me souffle que c'est ce qu'il ferait aujourd'hui. La doctrine ethnologique, anthropologique, n'est pas sans doxa à ce sujet : « parenté » ?, - toujours ; « sexualité » ?, *ad patres* ; sur l'Amour ?, - presque, ou rien.

Puritanisme ?, ou, ultime ethnocentrisme ? Duisme ou pisme.

Soit : « Toutefois j'avais déjà remarqué que dans les travaux des orientaux le dessin des vides laissés autour des feuilles comptait autant que le dessin même des feuilles. Que dans deux branches voisines, les feuilles d'une branche étaient plus en rapport avec celles de sa voisine qu'avec les feuilles de la même branche. » ; *ou* : « Du document comme source, au document comme œuvre, au document comme trace, il apparaît que l'idée de documentation n'existe pas dans un « en soi », mais dans des jeux relationnels complexes et multiples avec les œuvres, au point parfois de se confondre littéralement avec elles». Au point parfois de se confondre ?, littéralement ? - je dessine les vides laissés autour des lignes, - ça me branche.

Sur la ligne 1, une femme lit, c'est écrit : « Son râle se transforma en cri,..., dans sa chair que le désir ardaît ». - J'essaie d'imaginer la « scène »; et c'est un bide. Sur la 3, le livre dit : « gnagnagna ... elle gloussa ». Je fais un effort encore, - impossible : « elle gloussa », - c'est-à-dire ?, - Basta.

Il y a quelqu'un, je le vois de loin, qui lit. C'est *La chevelure de Bérénice*. Je dis à Eva « Pince-moi », elle me pince, je rêve que je ne rêve pas, donc je rêve et ne rêve pas : il lit, donc: je suis.

Soit était, vous l'avez reconnu, du peintre Matisse. *Ou* est extrait de la brochure d'une « Association de pratiques artistiques ». Les 2 phrases plus bas, tirées de romans en vogue.

O ô y'a pa shinou y' a pa shiyon i a pa pergà a gàyà. Des phrases de ce « genre » m'arrivent soudain. Ça peut être en réponse exorciste à la lecture de phrases idiotes, mais ce sont aussi des contacts magnétiques de ciel possible. Elles diront un jour, sur un autre bord, ce qu'elles déclenchent ; c'est comme si vous passiez la ligne du mythe, repreniez la vie de la parole, dessiniez les vides que les mots font en vous, ou y laissent après coup.

C'est quelque chose de ce « genre » qui sort des dessins de Twombly. On est tombés dessus par hasard avec Eva, on se promenait, la nuit venait de tomber sur une dernière bouffée rouge du ciel, les dessins étaient là, toujours naissants, en expansion mobile fixe, vraie décharge de temps dans le temps, une hyper -tension exaspérée, beaux comme le saignement d'un nez, et le grec se met à sortir en apparitions tremblées, le mythe retrouve son Nom de Noms, Vénus, Adonis, etc.

De Kooning, grec toujours et partout. Rothko à Herculanium : « Toute ma vie je n'ai peint que des temples grecs ». En venant par Matisse et par Picasso.

Eva n'a pas accroché, ce sera pour une autre fois. « Je suis vidé. Allons prendre un verre », elle me prend le bras, légère pluie sur le boulevard, on avale une Margharita.

Eva parle : « - Comment ça te fait ça ? - Je ne sais pas. La seule autre chose qui ait pu me faire ça, c'est dans ton pays. Une nuit. Je me promenais dans le village, avec une amie. Un chat m'a appelé. C'était pour mourir. Tapé par une voiture, sans doute. Je l'ai caressé, il miaulait gentiment, de plus en plus faiblement, plus du tout. Ça te montre une voie, c'est tout ».

On doit passer par deux fêtes. Gays et boubous sont en couple, stable, durable ; quelques mâles hétéromos se bourrent à la bière, et, de jolies jeunes femmes, la trentaine, sont seules, vraies attrape-cœurs très déboussolées. Les couples étant à la colle, les autres parlent « boulot ». Aussi chiantes que des artistes ou des militants, mais en plus touchantes. Je déconne, - beaucoup, fume,

- toujours trop, bois, - tout, et les fais danser, - quand elles veulent. Un se demandait, à la gay : « Où sont les femmes ? » ; elles, déchantent, et, en allumant leur briquet, on peut les entendre dire : « Je cherche un homme ». Eva ne m'en veut pas de me dévouer, - après tout, elle peut bien me prêter ; je propose des insurrections, une prise de la Bite, une nationalisation des hommes, le Mariage pour chacune, un garçon pour toutes. Il est tard, 3h, et trop, pour certaines ce soir, c'est fini ; Eva catch a taxi : « - Pas dit trop de conneries ? - Si, parfait ; c'était ça ou rien. - Quand même, ces filles, c'est triste ». Eva ne les plaint pas : elle sait mieux qu'aucune de quoi elles parlent, et se taisent.

Rien de mieux après ces soirées, - et si c'est dimanche, c'est encore mieux, qu'une journée à lire et penser. Bien des livres passent mieux, à la voix aggravée de tabac, de la voix à l'esprit, entouré de degrés. Prendre un bain, surtout, est catalyseur. Je lis deux Anders : *George Grosz* et *La Bataille de cerises*. Eva propose d'aller manger des huîtres, de se promener, et, pour sa mélancolie dominicale, d'aller au ciné. Les huîtres sont délicieuses, la promenade, trempée, le film ne me fait même pas dormir, c'est un tort. On rentre en silence, qu'on entrecoupe de phrases délibérément plombées ; on traverse le square, des canards s'envolent, comme s'ils suivaient soudain un appel, c'est-à-dire comme des prophètes ; je les suis du regard, cherche un signe au ciel, il n'y a rien que le ciel bleu-vert, des grues de chantiers, des immeubles en construction, dont le bon de démolition est déjà inscrit sur leur front. On verra quand même, en passant, une salle de prière, blanche comme une clinique, où des Juifs rangent et roulent leurs rites en silence. Les consciences honteuses se font jalouses qui passent en vain devant le Nom du Seigneur. Le Très-Saint-Béni-Soit-II.

Erwin Blumenfeld a raconté sa première rencontre avec George Grosz : « Il ouvrit sa braguette, et d'un jet fit mon portrait contre le mur ». Le texte d'Anders est une grande lecture, et ceci qu'écrivit Grosz, le 30 juin 1934 (- je prépare alors une apparition dans 31 ans -), se comprend : « Autrefois je voyais encore un sens dans mon art, plus maintenant - sinon que de temps en

temps (très souvent même), je l'exerce (je le fais pour moi), on se libère de visions - c'est tout ». Et ce n'est pas rien.

Grosz (et Anders) était effrayé par la reconstruction de l'Allemagne : il fallait faire que ce qui avait eu lieu n'ait pas eu lieu. Anders notait (et Grosz) que tout est maintenant et toujours reconstructible. En termes parménidiens, ça s'énonce : le non-être règne en maître, l'être n'est pas. Les exemples sont innombrables, qu'il s'agisse des « fruits », de la « viande », de « Versailles », des « livres », de quoique ce soit : privé d'être et interdit de néant, c'est ici la même chose.

La *Bataille de cerises* finit, elle, sur les monades. Les monades se « rencontrent » à présent partout : leur « Dieu », non-porte, non-fenêtre, s'appelle Orange, SFR, Bouygues ou Free. Dans le monde totalisé, totalement monadifié, règne l'« harmonie » pré-établie, l'Assurance du Calcul Omnivore.

Et pourtant, l'être est, et le non-être a beau faire, il ne cesse pas de ne pas être.

L'ACO, c'est-à-dire la Société Planétaire Pré-établie des Monades, tient la monade, ou plutôt La Monade (- puisqu'étant ce qu'elle « est », elle n'en a pas d'autre -), par la Monade-même de la Monade, c'est à dire la Gonade. De ce point de vue, la SPPM est la Dégonade absolue. Si elle donne (- mais à qui ? -) l'impression du « contraire », c'est par le protestantisme, exclusif et routinier, de son mode d'expression. La gonade a le droit, - mais elle n'en a que le pflicht - de protester. Pourvu qu'elle proteste, - et il faut qu'elle proteste, il faut qu'elle ne fasse sans cesse que protester -, Elle aura aussitôt ce que l'ACO veut qu'elle demande. La formule du protestantisme a été parfaitement relevée : tandis que toute la pensée avait toujours jusque-là fait le joint entre une vie autre et un autre monde, Luther exigeait que l'accès à l'autre monde se définisse par une vie conforme à la vie de ce monde-ci ; en somme : « Mener la même vie pour arriver à l'autre monde ». Ce qui se renverse : « L'autre monde c'est que tous arrivent à

mener la même vie, dans ce monde-ci, dans cette vie-ci ». Le protestantisme, c'est le conformisme, - qu'on peut écrire aussi : Confort-misme, - c'est l'ACO.

Eva m'appelle de son lit « - Tu as fini, mon chéri ? - Oui j'arrive ». Je peux le lui dire pendant des heures, ça ne la dérange pas ; ce qu'elle aime mieux encore c'est m'entendre rire : « Tu as ri, donc ç'a été ? - Impossible de faire autrement ».

Je pars me mettre au vert. Le jardin : ses roses, ses volubilis et ses hortensias, les arbres qui se dépouillent, les geais, les merles, les pies ; les hirondelles, heureusement, ont eu le temps de partir, malgré les petits tardifs ; le silence, le calme, le feu, le vide, le premier jour, qui semble très long, mais n'en finit pas, de vous dégrossir, de vous débarrasser, de vous accueillir, de vous adopter, de vous adapter, de vous affiner : il est là pour vous faire d'instinct reprendre l'instinct, vous dire où aller. Plus aucun « besoin » de vous laver, de vous raser, de vous habiller ; vous ne cédez plus sur vos besoins, ce qui ici rejoint votre désir ; vous n'êtes plus limité par le plus grand, êtes contenu dans le plus petit, vous êtes au présent fini infini, plus de matin, de midi, de soir, mais d'innombrables matins, des midis sans fin, des soirs sans heures, votre faim se mange, votre soif se boit, votre sommeil se dort, vous n'avez rien à faire, et, si vous êtes encore quelque chose, c'est une étincelle de la lumière nature.

Le roman lui-même n'est plus que son besoin, sa faim d'une ligne, sa soif de vide, son sommeil d'un mot, ou entre deux mots, plus de lendemain, braises de satin, votre ardeur est le devoir. Très souvent, pour vous, vous vous libérez de visions, - c'est tout. C'est infime ? Le contraire d'infâme vous suffit.

Le plus souvent, vous gardez le silence. C'est plus que se taire ; c'est tenir le silence sous votre garde, empêcher d'entrer ce qui pourrait lui nuire, de sortir ce qui l'entamerait. Et si vous gardez bien le silence, si vous tenez bien votre roman, alors lui arrivent des événements prodigieux. Ce sont, si l'on veut, des pattes de colombes, des événements silencieux. Par exemple, encore, ce livre trouvé deux jours avant de partir : *Apports à la philosophie De l'avenance*, écrit entre

1936 et 1938. Son auteur a alors très exactement les âges de celui du roman, et son traducteur ne vous est pas inconnu. Novalis pensait que par une attention dirigée soutenue, il était possible d'entrer en contact avec tous les points des temps et de l'espace, et voilà que ces points sont là. J'ouvre le livre à la fin : « 281. *La langue* (son origine) : quand les Dieux appellent la terre et que, dans cet appel, un monde résonne en écho, et qu'ainsi l'appel vient se faire entendre comme être de l'homme c'est à dire être le là - alors la langue est langue en tant qu'historial, mot qui donne à une vraie histoire sa fondation ». Une vraie histoire, pas une histoire « vraie ». « La langue est, elle, précisément l'événement tout à fait original par lequel l'humain se voit dépouillé de ce qui le réduit à n'être qu'un homme, compris comme vivant là devant, comme « sujet » et comme tout ce qu'il a pu être jusqu'ici.

Ainsi : fondation d'être le là et de la possibilité pour l'étant d'être délivré de l'homme ». Voilà, c'est ici, maintenant-même : en même temps que je suis dépouillé de tout ce qui me réduit à n'être qu'un homme, l'étant est délivré de « moi », les « choses » sur la table, la pièce, le jardin, les arbres, les oiseaux, le ciel, la terre, les fleurs. « La langue a son fondement dans le silence que l'on garde. Garder le silence : manière la plus à l'abri de tenir la mesure. Ainsi la mesure se tient, en ceci que les étalons de mesure sont posés cependant qu'il est fait silence. C'est ainsi que la langue pose la mesure, au plus intime comme dans l'ampleur la plus vaste. » Vraie histoire, vrai roman, emplacement ouvert de l'historial. Je ne pense pas, je ne suis pas, il n'y a qu'être le là ; je ne suis ni maître ni possesseur de quoi que ce soit, Prométhée le sophiste est, comme l'étant, délivré, délivré de son opinion, - je garde le silence : le dessin des vides laissés autour du silence compte autant que le dessin même du silence, et dans deux phrases voisines, les mots d'une phrase sont plus en rapport avec ceux de sa voisine qu'avec les mots de la même phrase. Le roman n'a rien à voir avec l'« art », « son absence d'art se fonde dans un savoir, savoir grâce auquel l'absence d'art se trouve d'ores et déjà être historiquement, sans que cela soit officiellement reconnu ni admis, au milieu d'une « activité artistique » en constante

expansion- un tel savoir fait lui-même partie, en sa pleine essence, d'une vengeance menant à soi que nous nommons : être le là ; apprendre à nous y tenir instamment, et déjà se prépare l'altération où l'étant cesse d'avoir le premier rang, se prépare l'inaccoutumé, le non - naturel d'une autre origine de l'« art » : le commencement d'une histoire secrète - celle qui sait garder le silence à propos d'une abyssale rencontre, face à face, des Dieux et de l'homme ». J'imagine Eva me disant « Mon chéri, c'est pas avec ça que tu vas avoir le Goncourt », c'est bien vrai, non plus que l'Interallié, pour le Femina je suis grillé, dommage qu'il n'y ait pas le Gay, j'aurais eu mes chances, pour le Renaudot je suis Godot, pour le Nobel, Eva est plus belle, pour le Goncourt des Lycéens, j'ai le tort d'être lisible, c'est le pire, je me sens comme ces Grecs eux-mêmes de la haute époque qui « se gardaient pour eux leur monde futur, leur postérité comme leur possession : demeurer ceux qui *entrent en présence* en leur *manière* d'entrer en présence, qui n'est pas non plus propre à leur « nation », mais quelque chose de métaphysique ». Donc, c'est simple : « - Vous écrivez quoi ? - Mais quelque chose de métaphysique. Mais plus alors. - C'est-à-dire ? - Il s'agit de demeurer qui j'entre en présence en manière d'entrer en présence. - Vous vous foutez de ma gueule ? - J'essaie de faire ce que j'entends par « toujours ». - C'est quoi, ça ? - Ce n'est pas la durée pensée historiquement, l'écoulement sans fin d'un progrès qui n'en finit plus. - Et alors ? - C'est au contraire la constance de l'entrée en présence de ce qui déploie inépuisablement sa pleine essence. - Bon, vous vous foutez vraiment de ma gueule ! - Ce n'est pas ce que ça veut dire. - Donc ça veut rien dire du tout ? - Enfin, ce n'est pas la conception actuelle du temps. - Hein ? - Faire ressortir l'activité, tout ce qu'il a fallu « faire » pour aboutir à une œuvre, le « génie », l'« œuvre » comme exploit. - Donc vous avez rien foutu du tout et je me suis déplacé pour ça ? - Voyez-vous, finalement l'art au fond n'est plus qu'un moyen de la politique culturelle. - Ce sera tout ? - J'y insiste : l'art au fond, quand il touche le fond, qu'il n'est plus qu'un fonds, culturel, patrimonial, national ou mondial. - Vous savez ce qu'elle vous dit, la politique culturelle ? Comptez pas sur ses fonds ! - On pourrait, remarquez,

s'amuser : entre fond et fion, par exemple ? - Vous voulez mon pion dans la gueule ! - Enfin, vous voyez : ce qui, dans le moment présent, rend simple en le rassemblant tout l'essentiel de chaque fois le ein en tant que oin ». J'ai plongé sous la table; il a fait voler les verres ; on ne s'est jamais revus. J'aurais pu, bien sûr, - je le voulais- lui citer Hölderlin, *Die beschreibende Poesie* : « Wisst ! Apoll Ist der Gott der Zeitungschreiber geworden/ Und sein Mann ist, wer ihm treulich das Faktum erzählt. »; mais il aurait, encore, fallu le lui traduire, puis, après le lui avoir traduit, le lui retraduire encore en français, etc. Ce distique est une merveille d'humour, - traduisons : « Sachez ! Apollon est devenu le dieu des journalistes / Et son homme, c'est celui qui lui rapporte fidèlement les faits ». - Si vous ne riez pas, il vous reste à prier. Hölderlin se voyait donc prié, par Schiller ?, les revues, de faire de la poésie descriptive, - « Ce que vous écrivez est bien trop « abstrait », précisez de quoi vous parlez, etc. » ; on connaît sa réponse: ses poèmes se font de plus en plus « abstraits », ce type est vraiment très fou et plus, - après ne s'être pas laissé limiter pas le plus grand, il se contient dans le plus petit, plus il est assuré d'être encore et toujours plus fou. En réalité, il est de plus en plus tranquille, de plus en plus seul, dépouillé de tout ce à quoi se réduisent les hommes : il est le là, de plus en plus le là, si proche du plus proche, dans l'écart sans retour, dans le plus lointain du proche, à son extrême proximité. Qui pourrait s'imaginer pouvoir le « rencontrer » ? C'est une volte-face de plus en plus rapide, tournoyante; il a fait le grand saut dans l'être, dans le là ; l'instant peut bien lui tourner autour, rien à faire.

Il l'avait bien dit dans *L'Unique*, fin de la 1ère version : « Die Dichter müssen auch / Die Geistigen weltlich sein ». Il est donc de plus en plus weltlich, à mesure qu'il est plus geistig. Et comment l'entendre, sans relever les fins des 2ème et 3ème versions : « ...Also ging es, als/ Der Erde Vater bereitet ständiges / In Stürmen der Zeit. Ist aber geendet. » ; puis : « ...Schön/ Und lieblich ist es zu vergleichen. Wohl tut/ Die Erde. Zu kühlhen. Immer aber... » *Immer aber...*

Donc, je continue près du feu, à garder le silence de tout ce qui arrive, impossible d'en parler, il faut le dire. Cette solitude, dont être seul, « ne naît pas d'un retrait qui ferait qu'on s'éloigne, mais tout au contraire du fait qu'elle tire sa provenance de la région où c'est l'estre qui règne », c'est une conséquence, le signe que l'estre vous atteint, ce n'est l'œuvre de personne, ni de tous, c'est la sienne.

Chaque heure, au lieu de passer, se multiplie, chaque instant vaut mille temps, aucune minute ne retranche la précédente, si les deux premières en valent une, la troisième en est deux, la quatrième trois, la cinquième cinq, la sixième huit, mais c'est plus fou que ça encore, et les « choses » connaissent le même sort, solitude en excès, ivresse temporante bien tempérée, le monde n'a plus les « apparences actuelles », l'apparence d'un actuel quelconque, l'apparence des « visions du monde ».

Qu'est-ce qu'une « vision du monde » ? « Qu'elle puisse simplement être l'affaire de chaque individu en particulier, de sa propre expérience de la vie, et refléter la manière dont s'est formé l'ensemble de ses opinions (- tiens, le chant des mésanges par la fenêtre, l'écureuil sur la terrasse qui ne sait plus par quel noix s'y prendre -), que par ailleurs et à l'encontre de cette particularité, la « vision du monde » puisse se présenter aussi comme totale, c'est-à-dire en balayant toute opinion singulière - cela fait partie de la même essence plénière de la vision du monde en tant que telle. Il est facile de saisir ici ce qui s'oppose et ce qui est identique : l'aspect irrévocable de ses décisions ne fait qu'élargir en validité universelle ce qui jusqu'alors n'était admis comme valable que pour un seul individu ; et l'aspect arbitraire de ses choix est, pour chacun, la façon dont il peut individualiser ce qui pour lui est irrévocable.

Chaque fois, la suspicion et la méfiance à l'égard de la philosophie sont également grandes et également diverses : tout ce qui pouvait encore se présenter comme une nécessité est réduit à n'être qu'hostilité ou dénigrement ». Le « monde » des « visions du monde » n'est qu'en apparence un monde. Et jamais le monde ne peut être dit dans ces apparences. On ne s'étonne

donc pas que la « philosophie » et la « poésie » qui prétendent se dire dans ces apparences y « soient » ce qu'elles y « sont » : misérables, qui rapportent fidèlement les faits à Apollon. (Tiens, des merles à présent, dont les trilles s'emporent sur la basse de corbeaux. Jamais ils n'arrachent le temps, ne ravagent l'espace, l'espace est le son du temps, le temps, son jeu).

J'aime bien Simmer : il passe le soir poncer et repeindre les volets. Ce qu'il fait de son côté, moi, du mien, ont de la sympathie entre eux : l'un ne se mêle pas ce que fait l'autre. Fédier cite une lettre de Harmann, de décembre 1760, à son ami Linderer : « Je suis au travail tout seul - personne qui me vienne en aide avec ses intuitions, son jugement, ou même seulement en montrant du goût pour ce que je fais ». On peut le déplorer. Mais l'inverse n'est pas moins à craindre, de la part de ceux, et de celles, qui prétendent, sans préparation, se mêler de ce que vous faites, de toute la force de leur dégoût. Le goût que Simmer montre pour ce que je fais, il ne le montre pas, ou plutôt : il le montre par le silence qu'il garde ; je fais de même. Comme si ce qu'il faisait n'était rien de plus que de la peinture, et ce que je fais, rien de plus qu'un « roman ».

Quand il a fini, nous prenons un verre. De quoi parlons-nous ? Sûrement pas du « monde », - nous n'avons, lui comme moi, aucune opinion. De l'actualité ?, on ne s'en occupe pas. En un mot, on ne fabrique rien. Quelques mots sur le ponçage, ou sa façon d'appliquer la peinture, de planter les fleurs c'est tout. Il s'en va. Je mets la radio, des Sonates pour piano de Beethoven, c'est très beau. Que dit l'interprète ? « Quand on le joue, on ne sent pas du tout le travail de composition : c'est comme si on jouait une improvisation ». De là à être le là en tant que tel ? Pourquoi ne pas aller jusque-là ?

Canonade derrière l'horizon, deux coups longs, un bref, puis roulement, puis rien. Soudain l'orage est là en deux minutes. Je sors, faire comme les arbres, les fleurs, quelques éclairs haut et loin, et l'énorme pluie, comme si l'on était en mer. Je m'étonne que la maison ne bouge pas, ne soit pas emportée. Qu'est-ce que je fais là, dehors ?, je réponds à l'appel du temps. Ce qui

se refuse à se dire, comment pourrais-je, moi, le refuser ? Et comment ne pas dire, de quelque façon, (ce -) que c'est, à se dire qu'il se refuse ? Le rire qui me saisit n'est pas le mien, mais le rire de ce qui me saisit, saisit la terre, les arbres, le ciel, les toits. Je ne tiens plus debout, je m'allonge ou je suis couché, le ciel que déchire un éclair est soudain blanc, comme le cul d'Eva quand la nuit la rend folle, qu'elle me réveille, me presse de la prendre durement, les graviers sont doux sous ma tête, l'orage s'éloigne, je reste assis un moment, je rentre, me déshabille, me sèche près du feu, prends un grand whisky qui me brûle doucement, et retourne au roman.

Je voulais relire le poème interdit de Pasternak, « Hamlet », que ses amis ont lu à son enterrement. Hamlet est son emblème de poète, son symbole de situation : « choisi par décision du sort comme juge de son temps et comme serviteur d'un temps plus lointain, renonçant à lui-même pour accomplir la volonté de celui qui l'a envoyé ».

Dans le poème, Hamlet appelle son père Abba. N'importe qui aujourd'hui vous dira que c'est un groupe très connu. Ecrit en 1946, le poème n'a paru en URSS qu'en 1980.

Mais je retombe surtout sur ces lignes : « Le lecteur est à présent méconnaissable. Ou bien il accepte pêle-mêle tout ce que fabrique à son service l'industrie du dernier mot, ou bien, avec la même indistinction, il rejette toutes les nouveautés du marché, par méfiance aveugle envers cette même date, trop proche et insuffisamment éprouvée à son gré. La date et rien que la date, voilà ce qui l'attire ou le repousse. Mais il n'y a plus de lecteur qui sache distinguer le poète de l'imposteur, car il n'y a plus de lecteur qui vive dans l'attente et le besoin d'un poète. Il y a le lecteur avancé et le lecteur qui retarde, un point c'est tout. L'habitude, voilà le bon génie de celui-ci, l'inhabituel, tel est l'opinion du premier ».

Le texte date d'avril 1914, s'appelle « La réaction de Wassermann » (- test permettant de détecter dans le sang la présence du virus de la syphilis) ; nous sommes, semble-t-il, en 2013. Enfin, il y a eu progrès, au lecteur méconnaissable aggravé, est venue s'ajouter la masse innombrable des anti-lecteurs. On ne les distingue plus vraiment l'un de l'autre, c'est drôle.

Eva téléphone. Je lui raconte l'orage, le ciel sous éclair, la blancheur de son cul. Elle feint d'être offusquée « Tu ne vas tout de même pas écrire ça ? - Si, c'est fait, déjà. », rit, insiste pour que je lui décrive encore la pluie, les graviers, le ciel, son cul dur, le feu, le silence, ma queue. Il n'y a rien que le déploiement emporté de la pleine essence de l'estre ne déchaîne. Quant à l'« œuvre » : « le bâti qui se développe en retournant au fondement qui de son côté émerge ». Je me le répète : *le bâti qui se développe en retournant au fondement qui de son côté émerge*. Je ne m'en lasse pas, je me le répète en silence encore une fois. La répétition est initiée depuis l'initial : toute parole initiale initie, initie à et dans sa répétition. Tout ce qui pense en commençant s'ouvre ainsi; et qu'est-ce que serait penser, si ce n'est penser en commençant ? Pas un mot que tu n'écrives en cherchant à commencer, tu ne commences donc pas par un mot, tu commences par un mot en commençant, ce qui fait que tu ne crains pas de ne pas le trouver, il suffit d'arriver à saisir ce qui est déjà trouvé par le fait d'écrire en commençant. C'est très simple, et si c'est raté, tu ne t'es pas trompé, tu ne rates rien à rater, tant que tu ne te trompe pas sur l'initial ; à ce tu tu ne cherches pas un toit, tu n'y mets ni tu ni toi, l'estre est ton abri pour l'Ouvert, comme l'orage, contre l'inétant, tout à l'heure, comme la volupté, sans erreur.

Après une semaine sans faire la moindre toilette, je me lave, puisque je rentre à Paris. Après deux jours de pluie incessante sur tous les tons, grande éclaircie de vent. Paris est toute bleue. Mon premier mouvement est pour retrouver Shem et Shaum. Il paraît que rien ne se passe ?, que tout est fichu ?, qu'il n'y a plus le choix qu'entre l'abaissement résigné, et la militance surmenée ? On n'est pas tenu de le croire. On se rencontre comme toujours, à la terrasse abritée du « Sarah Bernhardt » ; elle nous abrite, c'est notre mécène inspirée, on n'a pas vraiment de rôles à lui proposer, ça lui plaît, on l'amuse. Shaum prend son coca et sa crêpe au sucre, Shem et moi notre verre de vin. Aussitôt, les livres sont sortis. Au programme de cette année, *Introduction à la Métaphysique* (à à entendre dans) et *Critique de la raison dialectique*. Les questions tombent, on les relève, elles menacent de plomber, on les allégit, aucun coup de dés

n'abolit le hasard qui, de tous les côtés, prépare ses sorts exorcisés, circonçoit son destin, fait se déplacer l'avenir. Shaum : « Ca me sauve du désespoir, l'avenir dans la question de l'être ». Shem : « Maintenant je comprends l'Histoire ». Ils ont 20 ans ; je ne suis ni leur père ni leur maître ; quant à Dieu, nous ne sommes pas là pour ça, quoique, sous les traits de l'*Unique* il soit le *quart* de la table. Ce travail discret au cœur de Paris passe au large : le bel aujourd'hui chante, c'est un grand matin, c'est perimminent, perimmanent à jamais. Personne autour ne se doute de rien, au mieux s'en amuse, et, plutôt, s'en fout. On n'a ni la barbe prophétique d'un Marx, ni la barbiche mongole de cuir d'un Lénine, et, de toute façon, pour beaucoup, Paris est finie. Qui pourrait sentir ici sous ses pieds, au-dessus de sa tête, passer le Dieu à l'extrême ?, la révolution de ceux qui sont tournés vers l'avenir ? Et pourtant. Ou plutôt : *Immer aber...*

En réalité, c'est la préhistoire encore et toujours. Ce qu'on appelle « l'homme » est une préhistoire, et on peut très bien se représenter la place où l'on est, comme une grotte : la grotte du Châtelet. Nous sommes en - 2013 d'une ère flottante, et, si l'on veut se représenter les choses de façon plus spirituelle, autant dire que nous nous débattons dans l'*Eyn Sof*. On a bien des vies à vivre encore, - plusieurs nous sont dûes -, l'estre est une idée d'autant plus neuve en Europe, que ce n'est pas une « idée », et que l'Europe ne lui suffit pas. On en est encore à la tentation d'Antoine, tics puérils, etc, mais on se met au travail. Quant au monde, quand on en sortira, il n'aura plus rien des apparences actuelles.

On se garde bien, c'est entendu, de le dire aux charmantes voisines de la table à côté, que trouble, je le vois, notre caractère hyper-séxué « dépassé », typique des procréations à l'ancienne : adorables rebelles du désir.

Je retrouve Eva : « - Tu sors des cavernes ? - C'est à peu près ça ». Elle sent bien que j'ai encore en moi l'esprit des bisons, des mammoths, des panthères, leur odeur subtile, ça l'excite, je suis sa proie, elle me chasse à travers l'appartement, je tombe sous ses mains de vices, c'est une

grande séquence de vigueur et d'influx, rien de la misérable affaire sexuelle, je suis tour à tour tous les animaux possibles, félins, volatiles, reptiles, habitants par vagues de toutes les eaux connues et inconnues.

L'avion pour Venise est à 10h20. Je me lève très tôt, je fais le dernier et nécessaire préparatif : rassembler d'un coup tout le négatif accumulé du siècle. Heidegger le fait en 16 points, ça convient très bien :

1. complète insensibilité à l'égard de tout ce qui présente une plurivocité,
2. idolâtrie des conditions pour en faire quelque chose d'inconditionnel,
3. rester coincé dans la pensée de « valeurs » et d'idées »,
4. affairément « culturel »,
5. l'art dépend de son utilité culturelle,
6. égarement dans l'estimation de ce qui est adverse, évacué simplement à titre de « mauvais »,
7. méconnaissance de l'appartenance du *ne ... pas* à l'estre même, de ce que *fait* en propre le rien,
8. manie aveugle de chercher le « vrai » sous l'apparence du sérieux de la volonté,
9. esquive de la considération, fuite dans les événements qui s'offrent, pluralité de la fabrication,
10. mépris pour tout ce qui est calme et retenu, de l'élan pour regagner le laisser être,
11. suffisance sourde, endurcissement aveugle, impuissance à attendre vraiment, ne plus faire que se préparer à compter,
12. défiguration embrouillée et sclérosée de la pleine essence de l'être, de tout ce qui est unique, rare, instant, éclair, fortuit, brusque, retenu, libre, attentif, nécessaire,
13. l'entreprise sans fondement, le progrès : un pas de plus vers l'inétant,
14. l'absence d'urgence,
15. célérité, calcul, revendication exercée par tout ce qui se présente en masse,

16. la « domination » simultanée qu'exercent l'absence de pouvoir de ce qui suit simplement sa conviction et la violence de l'organisation. En un mot : inessence acharnée dissimulée de l'abandonnement par l'être.

Au calcul, à la célérité, à la revendication en masse, Heidegger ajoute :

1. le mettre à nu, sur la place publique, le rendre commune chaque tonalité,
2. la complète absence de questionnement à propos de toutes les choses et de toutes les fabrications,
3. la sentimentalité la plus insipide : *l'étant* humain comme la proie d'une chasse à laquelle il se livre en vue de *vivre* ces « expériences-là ».

Quand bien même Heidegger lui-même ne l'a pas vu, en son nom, malgré lui, il le faut, avec sa sérénissime solennité, Venise vient à chaque instant renier cet actuel pleurard. C'est le négatif anti-négatif souverain, unique, rare, éclair, fortuit, brusque, retenu, libre, attentif et nécessaire, du négatif chiant et niant.

Ce n'est pas non plus un hasard si 20 minutes avant le départ, - ciel tout bleu, avions au soleil comme de grands chiens tranquilles, pistes luisantes de rosée et d'huile -, quelqu'un m'envoie un message hyper-négatif. C'est, bien sûr, un « ami ». Qu'il sache, s'il lit un jour ces lignes, à quel point je le remercie : il ne pouvait pas me faire de plus grand bien, me donner une meilleure raison, m'apporter un plus sûr soutien. Je lui dois bien de citer texto son message : « Arrête de faire le bébé ou t'es mort ! » Eh bien, le bébé te salue solennellement, le mort va courir encore. Il est là sur l'*Alilaguna rosso*, un goéland, une mouette, un cormoran (- le phénix des mers) l'accueillent, le ciel est bleu-doré voilé, Venise dans sa bulle est à son aura initiale, maximale, lustrale. Encore une pensée, une gratitude, un merci du cœur à la pensée la plus « profonde » de l'ami (- sans guillemets, car l'« ami » est au fond le meilleur des amis, le meilleur ennemi -), une pensée sur l'eau, tandis que le bateau passe l'île des Morts : ton second message me disait d'« arrêter de faire le beau paon devant les jeunes filles » (- tu devrais savoir pourtant que les

« jeunes filles », les en-fleurs fânées, m'ennuient, de toujours et partout -), eh bien, là encore, le grand Pan n'est pas mort, il est là, bien là, bien le là, j'en vois en ce moment même les clochers, les coupoles, les palais, les quais et les ponts, j'en entends les sons, ceux des cloches sèches ou creuses, celles aux timbres graves et brillants dans l'air concentré, cubé de volupté, ceux d'un vaporetto, sorte d'asthme amusé, d'un motoscafo, tout soyeux sur la peau vibrante de l'eau, ceux des voix frottées à la mer qui finissent en s luisants, en z glissants, et je serre Eva contre moi, j'embrasse sa joue douce comme le jour de Pâques, des embruns m'embrassent, et le soleil, d'un coup de langue, sèche tes miasmes, étanche tes mots moisissés dans le calcul continu, et te donne congé.

On arrive à l'hôtel, Campo de la Guerra, - oui, la poésie, c'est toujours la guerre -, la chambre suffira ; j'ignore pourquoi le propriétaire me dit que je suis « un homme *extraordinaire* », mais Merci !, *grazié*, voilà, c'est donc là le camp de la guerre, de la guerre du roman, - que vient-il faire là ?, c'est sa ville tutélaire, le génie de son cœur, le cœur de sa guerre : impossible de le finir ailleurs que le là, - pardon, impossible de l'*in-finir* ailleurs que l'ici.

Contrairement à ce que veut faire croire la légende d'enfer douloureuse, pas de lieu où être plus et mieux seul, où se fonde mieux l'espace pour la fondation du temps. Venise est un antidote, un vaccin, et le 1^{er} jour chaque fois est plutôt fiévreux. On ne se déprend pas comme ça du calcul, de la célérité, de la revendication exercée en masse. L'inétant, justement parce qu'il « est » inétant, est un poison violent : comment s'en prendre à ce qui n'est pas ? On a beaucoup glosé sur le désenchantement du monde des temps nouveaux. Et pourtant, pas de monde plus ensorcelant, pas de monde qui, sous tous les aspects, se présente comme plus enchanté, comme plus enchanteur : avenir à portée de la main, présent « dynamique », passé « conjuré » dans l'ignorance « harmonieuse » de masse. Là où règne ce qui n'est pas, rien ne peut être en-dehors, autrement, que l'inétant. Aussi bien, peut-on alors répondre à l'inétant par un très subtil, angélique et autre in-étant.

Les *zars*, de Leiris et Nathan ? Très bien. Et je peux aussi compter sur tout l'Invisible de la peinture. Carpaccio est au moins très étrange : je revois le cycle de Saint Georges, celui de Saint Jérôme, le Christ au jardin, le St Augustin en pleine écoute illuminative, et le Saint Tryphon exorcisant la fille d'un empereur. « Tableaux » ?, si on veut, mais aussi, surtout, la musique, trompettes, tambour, partition, et le braiement hurlant du monstre à tête d'âne. L'inétant ?, une tête d'âne hurlante.

Je peux encore passer par le *Paradis* du Tintoret, sa fusée de lumière infusée qui monte et descend. Par la *Résurrection* du Véronèse, à San Francesco della Vigna et cet ahurissant soldat qui brandit sa lance sur le ressuscité : l'inétant sûr de soi, ne doutant de rien, s'en prenant à l'inétant ?, - c'est comme ça.

« Peintures » ?, - pas vraiment, mais des actes de désensorcellement, des sorties du cèlement, la passion du dégrisement, coup au cœur de l'idolâtrie inconditionnelle, étrange pilule de désenvoûtement, vrais médicaments, - Venise ?, le *pharmakon* du vrai Temps.

On est, bien sûr, d'abord, en sortant, épuisés, vidés. Tout ce que le corps des tableaux, leurs corps, ont fait faire au vôtre est étourdissant, « hallucinant », « délirant », et, sans doute, vous n' imaginez pas que votre corps était capable d'autant d'actions de cette nature, et que, par-là-même, vous avez l'âme en partie immortelle. Cette immortalité est le cauchemar de l'inétant, et certains feront, on peut le croire, de très vilains rêves cette nuit. Mais comment ne pas être ce soir aussi dégagé, léger, retrouvé, qu'au sortir d'un tombeau ?

Le corps n'est pas un tombeau pour l'âme, c'est sa porte inouïe, son clavier, sa clé. Les rues, les camps, sont déserts, c'est la nuit, la vraie, sur les quais, plus le moindre miasme psychique, la moindre crampe physique, le moindre tic énervé du neurologique ; ça et là, en 2 points ou trois, quelques déguisés d'Halloween ? - si on veut, mais les femmes et filles sont surtout très jolies, les enfants charmants, tout ça n'est pas important, et le diable ne craint rien tant qu'on se moque de lui, c'est marrant. On se promène, Eva mange une glace, le ponte della Guerra, le

campo de Santa Maria Formosa, il a vraiment l'air très fin le diable, San Lia, et, soudain, la Calle de Paradiso, on la prend, c'est le Paradis, je vous le dis, et allez-y voir vous-même si etc. Il n'y a rien qu'on puisse faire mieux, aussi bien, ailleurs : dormir, respirer, marcher, s'isoler, s'arrêter, manger, s'asseoir, écouter, voir, et par-dessus tout, il n'y a nulle part où l'on puisse écrire aussi bien et si vite ; tous les chemins mènent ici vraiment nulle part, il t'attend partout, il t'aimante, t'oriente, il te fait ta part de la sienne, rien qu'à laisser-être le se-laisser-être ; tu te pinces, serres Eva, tu te dis que tu n'y crois pas : tu as bien raison, - c'est là, encore là, toujours là, rien que là comme cela le là.

Il fait beau, très beau, la ville est dans son dôme de bleu, - qui pourrait croire qu'elle soit sur terre ?, en orbite avec cette planète autour du même soleil ? Il est évident qu'elle a décroché, qu'elle s'est séparée, et tous les calculs des physiciens n'y peuvent rien.

San Mosé est juste à côté, impossible de ne pas y passer. Il est là tout au fond à gauche *Le lavement des pieds*, Jésus aux manches retroussées, et, au second plan, encadré, tableau dans le tableau, cette femme qui étend la nappe sur la table ; cette nappe en expansion plissée à jamais me bouleverse, et je n'oublie pas ce que le Pape François a fait en prison. Quant à la présence multipliée de Moïse, inutile ici d'insister : Venise est en-soi une assomption catholique judéo-parménidienne. On rêve d'une étude sérieuse infinie, point par point, « coup pour coup », Rome-Venise ; - on pourrait suggérer le thème des *chemins*.

C'est le jour des Saints, et le jour ou jamais enfin, d'inviter Eva au « Linea d'ombra ». Vous savez ce qu'est la ligne d'ombre, et vous avez lu Joseph Conrad. Pour finir, vous savez que Rimbaud et lui n'ont pas, à Marseille, été qu'étrangers. On a de la chance, une table au bord, un excellent vin. Il était écrit au Livre du Temps que nous serions là ce jour-là.

Une œuvre d'art contemporain, contemporaine du contemporain, trône énorme devant San Giorgio Maggiore, - Venise est aussi, plus que jamais, le théâtre d'une guerre. Le marché parle de New-York, de Londres, de Pékin, de Paris, de Moscou, mais la guerre, la vraie, est ici,

et elle est au moins très mondiale. S'il faut la nommer, disons simplement que c'est celle du Marché-Musée contre la Vérité. N'en déplaise au Marché, Venise n'est pas un musée, mais une vérité ; inonder Venise, c'est ce qu'en vérité souhaite le marché. L'« art » n'est pas, dans ce contexte, un « luxe » ; il n'est pas « inutile », - c'est le cœur de la guerre : un spectre hante l'« Art », c'est Venise, et les « œuvres » qui cherchent à la hanter, celle-la là-bas, ou une autre, ne sont pas des œuvres, mais de vrais canons pointés sur la ville. Et pourtant, rien à craindre : le poisson-pilote Ciné a échoué, et ce n'est pas le cinéma de l'« Art » qui réussira. Quant à « Guggenheim », c'est simple, on n'y croise que des Américains de toutes nationalités très niais. Il y a bien Picasso, De Kooning, Twombly, - c'est-à-dire Venise, encore et toujours. Le soleil a vraiment ici une drôle de trajectoire, je l'observe en mangeant : je suis sûr que ce n'est pas le « même » soleil, mais un autre, et plus alors.

Les canaux, si on sait les voir, - regardez, que sont-ils ? Avez-vous remarqué leurs couleurs pinceaux ?, la substance éblouie des godets de peinture de votre enfance ? Allez, je suis sûr que vous pourriez encore retrouver votre enfance, sa peinture, vos couleurs, cette « auréole chaude et dorée » qui l'enveloppe, comme elle enveloppe, pour Balzac, la Vierge de l'Assomption ; - allez, c'est le moment, ou jamais, de faire l'assomption de votre enfance, - vous ne voudriez quand même être venu ici pour rien.

Le roman est comme ces canaux. On croit à chaque ligne durement pêchée être au bout du rouleau ?, il en arrive encore d'autres. Je repense au De Kooning, l'*Untitled* de 1958, vu chez Guggenheim. Les repentirs ne se cachent plus, les remords à morsure mordent, les doutes ne craignent plus de douter, les hésitations n'hésitent pas. Mais, on ne peut pas plus croire en avoir fini avec une ligne. Il y a là une échelle énigmatique de volume, une densité mystérieuse de vide, et Venise est cette bulle qui permet, - ou pas -, de coincer cette bulle. Reste qu'on peut faire confiance au roman. Avec lui, les mots n'arrivent jamais sans leur corps d'idée, ni les idées sans leur sens de mot, ni la phrase sans leur sort de rêve.

Eva me demande quand j'aurai fini : - je m'entends répondre : « Quand ce sera lui, quand ce sera moi. » Nous serons demain ; - c'est certain.

« Rien n'est sans raison », aurait dit Leibniz, et c'est vrai. Sauf que les raisons pour lesquelles rien n'est sans raison, n'ont pas forcément entre elles des raisons à voir. Les deux lampes, par exemple, de San Marco, ont une raison à elles, mais elles n'entendent pas, par principe, la confier. On est donc obligés de supposer, ou d'imaginer, ce, qu'en principe, on ne peut pas ignorer ?, - c'est ainsi que le principe de raison se fait le principe, sans raison, des raisons, - et de leur absence, il s'en fait, s'il le faut, principe.

On mange un peu de jambon, de fromage, dans la chambre, - le vin reste bon. Puis on sort, pour la glace d'Eva ; et, comme, à chaque fois, il faut bien une première fois, je l'emmène sans dire, boire au « Harry's Bar ». « Bellini » pour elle, « Whisky Sour » (- très sourd -) pour moi. C'est vraiment ringard, vieux décor d'écran, les acteurs sont mauvais, les actrices sans intérêt. J'embrasse l'ombre d'Hemingway, et je pense en sortant *among the trees and accross the river* ; - c'est-à-dire ?, - demandez à Miles. S'il ne répond pas, précisez : Davis ; ou, plutôt, marchez sous les pins, regardez le canal, vous êtes sous l'un, regardez les autres ; et, de grâce, n'oubliez jamais qui vous croisez, - vous le regretteriez.

Pour la vingtième fois au moins on croise des boubous : on dirait des scouts. Leur application toute *scolaire* à se tenir par la main est drôle.

Freud écrit, un jour : « Je ne puis trouver qu'il y ait le moindre mérite à avoir honte de la sexualité. » Il aurait ajouté ce jour : « Il n'y a pas de mérite à en être fier ». Le « progrès » est monotone, ne connaît qu'une règle, celle de passer d'une erreur servile volontaire à son « contraire » ; honte ou *pride*, même substance, même militance de l'inessence.

Il est tard, les quais sont déserts, les places, les rues sont vides, en réalité, elles n'ont pas cessé d'être seules, et, comme elles, on n'a pas, en dépit des masses, cessé d'être seuls.

Si ne peut valoir à titre d'« étant », que ce que l'être humain est capable de porter et de s'apporter devant lui-même, alors Venise n'a rien à craindre. Ce qu'on peut vouloir qu'elle vaille à titre d'« étant », n'aura jamais rien à voir avec elle. La « fabrication », son pendant non-synchrone d'« expérience vécue », glissent sur ses eaux sans la voir, et s'y noient. C'est l'éternelle « mort à Venise » (- que ce jeune Français avait, hier, à la main, le pauvre homme -), la déploration continuelle, typique d'un plaidoyer, de la « mort de Venise », ou la non-moins étrange manie d'y voir une « tentation » ; - il serait plus sage et plus simple, dans de tels cas, de dormir un peu : la nuit seule porte le conseil de ce qui est destiné à un éternel dessein.

Ce matin, il a plu un peu, le ciel est d'un gris de mer, l'air a pris sa couleur de grain. C'est un jour comme un autre, c'est-à-dire, comme toujours, comme aucun autre. Je vais au café « finir » le roman. Des Allemands parlent à côté. Aucun signe, décidément, ne m'aura évité, - jusqu'à cette plume de mouette venue sur la table. J'aime que ce café ne porte pas de nom ; je peux bien, en son nom, lui donner celui d'une guerre qui ne dit pas son nom : le *Génie du cœur*, le charme de Vénus qui combat pour nous. Venise, comme Vénus, sort encore des eaux. C'est la paix maintenant, l'heure nouvelle sévère. L'heure nouvelle sévère ?, sa paix ?, qu'est-ce que c'est ? C'est un *mais*, juste un *mais*, de toujours et partout, un unique *mais* : le non-être n'est pas, *mais* l'être est. Allez.

Venise, 2 novembre 2013. Ph.M.